

RELATIONS EST-OUEST:

Les conditions d'un réchauffement durable. Par Paul Marantz

■ J'ai parfois la désagréable impression... que la démocratie est comme un de ces monstres préhistoriques dont le corps est aussi long que cette pièce et la tête aussi grosse qu'une épingle...

Regardez-le se prélasser dans la boue de notre vieille Terre, indifférent à ce qui l'entoure; il en faudrait beaucoup pour le faire bouger. Tant que vous ne lui avez pas écrasé la queue, il ne se rend pas compte que vous en avez après lui. Mais qu'il comprenne ce qui se passe, et le voilà qui se jette aveuglément sur son adversaire avec une telle détermination que non seulement il le détruit mais encore qu'il sème aussi la désolation tout autour de lui. On peut alors se demander s'il n'aurait pas été plus sage pour lui de s'intéresser un peu plus tôt à ce qui se passait dans son milieu pour éviter de se trouver dans une telle situation, plutôt que de passer sans transition d'une indifférence bornée à un état d'emportement aussi aveugle.

(George Kennan, *American Diplomacy, 1900-1950* [New York: New American Library], p.66)

■ L'enthousiasme et l'excitation qu'a suscités en novembre 1985 la réunion au sommet du président Ronald Reagan et du Secrétaire général Mikhail Gorbachev en disent long sur la dégradation des relations Est-Ouest au cours des années 1980. Malgré l'absence presque totale du moindre accord concret, on s'est senti très soulagé de constater que les deux superpuissances avaient repris le dialogue. Pourtant, tout en reconnaissant que les discours sont préférables à la guerre, il faut bien comprendre que les deux "grands" n'ont toujours pas dépassé le stade des préliminaires visant à améliorer les relations Est-Ouest.

En outre, pour éviter que le prochain sommet Reagan-Gorbachev donne lieu à des espoirs irréalistes, il nous faut tirer la dure leçon de l'histoire récente et admettre que ces réunions au sommet ne sont pas le meilleur moyen de parvenir à l'objectif. Depuis le premier sommet de l'après-guerre, qui s'est tenu en 1955, les dirigeants américains et soviétiques se sont réunis dix fois. Et pourtant, si l'on en juge d'après la tension internationale actuelle, aucune de ces séances n'a entraîné une véritable stabilisation des relations Est-Ouest. Dans certains cas, on a effectivement pu constater un adoucissement momentané du climat mondial. Ainsi, du sommet de 1955 est né "l'esprit de Genève", et de celui de 1959, "l'esprit de Camp David"; mais chaque fois, de profonds désaccords sur des questions fondamentales (comme "le problème allemand" et les rapports entre les pays de l'Est et l'Union soviétique) ont provoqué un vif retour à la guerre froide sous ses pires aspects.

Le sommet d'après-guerre qui a obtenu le plus de succès est celui de 1972, au cours duquel le Président Nixon et le Secrétaire général Leonid Brezhnev signèrent le Traité sur les missiles antimissiles balistiques et le premier accord SALT. On devrait pourtant se rappeler que ces premiers accords n'ont pas été conclus du jour au lendemain. Ils représentaient l'aboutissement de plus de deux années de négociations patientes et laborieuses (et il fallut encore sept ans avant que le second traité SALT fût prêt à être signé). De plus, l'assouplissement des relations soviéto-américaines attribuable au

sommet de 1972 n'a pas duré très longtemps. À la fin des années 1970, il ne restait plus aucune trace de la détente, et la guerre froide atteignait de nouveau un paroxysme.

Les relations Est-Ouest, depuis la Révolution russe de 1917, ont suivi une ligne en dents de scie, alternant entre de courtes phases de dégel et des périodes de refroidissement brutal. Comment se fait-il qu'il soit si difficile de stabiliser les relations Est-Ouest?

La première raison est qu'il existe entre l'Est et l'Ouest un certain nombre de conflits d'intérêts particulièrement difficiles à résoudre. Et tant qu'ils ne seront pas réglés, on ne pourra espérer une amélioration durable des relations entre les deux blocs. Les quatre principaux sujets de discorde sont la course aux armements, les luttes d'influence dans le tiers-monde, l'emprise de l'URSS sur l'Europe de l'Est et les inquiétudes des Occidentaux à propos des droits de la personne en Union soviétique.

Le monde occidental doit trouver des moyens d'exprimer sa réprobation à l'égard des actes qu'il juge moralement répréhensibles (comme la répression dont les dissidents soviétiques font l'objet, l'application de la loi martiale en Pologne ou le recours à la force en Afghanistan) sans pour autant mettre en péril les négociations sur la limitation des armements qui sont nécessaires pour limiter les risques de conflit nucléaire. Quand les Soviétiques commettent des actes que nous désapprouvons, nous devons éviter de prêter le flanc à leurs attaques (en suspendant par exemple les échanges culturels avec l'URSS ou en refusant de lui vendre des produits qu'elle peut se procurer facilement ailleurs).

Le deuxième facteur qui a contribué à cette alternance d'espoirs irréalistes et de désespoirs profonds à propos des relations Est-Ouest

réside dans l'image changeante et stéréotypée que l'Occident se fait de l'Union soviétique. Nous faisons preuve, à tort, d'un optimisme injustifié lorsque les relations sont au beau fixe, et d'un pessimisme lugubre dans les périodes de grave tension. La réflexion désabusée de George Kennan sur la façon dont les démocraties abordent la politique étrangère, réflexion qu'on a pu lire au commencement de cet article, est aussi vraie de nos jours qu'à l'époque où elle a été exprimée, au plus profond de la guerre froide, au début des années 1950.

Nous devons admettre que le régime soviétique reste un système politique extrêmement autoritaire et que l'Occident ne peut faire grand-chose pour modifier une telle situation. Une des grandes leçons des années 1970 est que ni les faveurs économiques (expansion des échanges, prêts) ni les pressions économiques (embargos et sanctions) ne peuvent inciter l'Union soviétique à apporter des changements fondamentaux à sa politique. Certes, le Président Reagan a eu une bonne idée, à la veille du sommet, quand il préconisait de réduire la méfiance mutuelle par la multiplication des contacts personnels et des échanges culturels entre les deux peuples. C'est un rêve très louable, mais il faut être lucide et voir que les dirigeants soviétiques sont déterminés à empêcher toute ouverture de ce genre vers l'Ouest. S'ils s'opposent à de tels courants d'échange, ce n'est pas par ignorance ou à cause d'une crainte irraisonnée que nous pourrions sans doute les aider à surmonter, mais parce qu'ils savent parfaitement qu'un tel processus